

Urban Sax
Quand le sonore touche au concret

Charles Collard

Number 40, Spring 1989

Montréal jazz

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16145ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Collard, C. (1989). Urban Sax : quand le sonore touche au concret. *Moebius*, (40), 67–74.

Urban Sax: QUAND LE SONORE TOUCHE AU CONCRET

Charles Collard

Sous le ciel écran des turbulences chaudes de juillet, des ombres blanches sont agglomérées à la pierre. Puis elles glissent le long des murs, guidées par les rais des projecteurs. Au début, on a l'impression d'une musique presque immobile, mais l'irrésistible vague sonore s'amplifie. Les saxophonistes s'appellent et se répondent, on les imagine tels des mutants tombés au cœur de la densité urbaine; leur respiration est un rituel de sirènes et de moteurs dans la nuit qui ruisselle des cuivres sanglants comme le feu.

Soudain, cette impression d'être emporté par le mouvement multiple des sons et la musique d'Urban Sax éclate jusqu'au silence.

Étrange le passage du bruit au silence. Une sorte de frénésie s'empare de la foule, tandis que les ombres blanches, découvrant tout à coup leur visage, repartent vers d'autres conquêtes urbaines.

(Concert d'Urban Sax à Montréal, le 1^{er} juillet 1987, dans le cadre du 8^e Festival international du jazz. Il avait attiré une foule très considérable ce soir-là.)



URBAN SAX, *Chambre noire*/Jannink, éd., Paris, 1983.

Photo: Irmgard Pozorski.

CECIL TAYLOR

La permanence de l'essentiel

Charles Collard

Le Festival de musique actuelle de Victoriaville renoue chaque automne avec la création vivante et témoigne de l'éclatement du cadre traditionnel dans lequel vit le jazz. Le festival trouve ainsi sa finalité en s'assurant la conquête d'un territoire sans cesse renouvelé.

En raison de la liberté de sa démarche, Cecil Taylor occupe, depuis la fin des années 50, une des toutes premières places parmi les «Grands». C'est un pianiste dont la renommée ne cesse de s'élargir. Invité à jouer lors de la 5^e édition du festival de Victoriaville, il a répondu aux questions des journalistes l'après-midi précédant son concert. Ces notes retracent l'atmosphère d'une journée, celle du 1^{er} octobre 1987.

* * *

Ce que je ressens ici, en plus du plaisir de jouer, c'est l'expérience de votre pays et de vous tous.

CECIL TAYLOR

Allure languissante de l'autocar Voyageur parmi les volutes de brouillard en suspension. Je regarde la pluie glisser de vitre en vitre, dessinant un labyrinthe de traits liquides. Le paysage maintenant terni par les premières gelées est à son point de neutralité au croisement de deux saisons, tournant vers l'hiver sans couleurs.

Ligne droite de la route. Devant moi au-delà le vide du

paysage. Plaine pareille à une image du bout du monde: l'horizon déplié au ras du sol, puis soudain l'échappée du regard vers une forme, un boisé sombre et la vision se referme autour du silence sans frontière. *What you have to do is listening to records* (Ce que l'on doit faire, c'est écouter les disques). Tandis que me reviennent ces paroles de Cecil Taylor. La musique des disques que j'ai réécoutes se détache en bruits multiples. Impressions visuelles et sonores s'interpénètrent en fragments elliptiques.

Je parle du rayonnement des sons, cet espace invisible qui me murmure quelque chose d'insistant. Une ouverture de la mémoire d'un lieu à l'autre où la musique me suit et de disques incassables comme le passé: *Conquistador, Unit Structures*. Le mot fulgurance traduit ici la présence du jazz et son irrépressible mouvement de passion.

La trame magique du rythme monte comme un afflux de cellules en expansion mordant sur le vide avec sa formidable plénitude: *Rythm every where/in every place is everything*.¹ Rythme broyeur de silence furieux comme l'incendie du *Free* et Cecil Taylor est de ceux qui bougent, on ne peut le décrire autrement. L'un des héros permanents de la *Musique noire*, noyau d'énergie au style dense, il affirme la nécessité de ne pas rester neutre: un jazz brûlant, impatient, ou rien...

Encore le tourbillon du temps. Les images éclaircies battent, multiples – *Écouter les sons, regarder le mouvement*² – Cecil Taylor se tient debout avec le vent. Il danse parmi les étoiles. Fugues noires sur un fragment du monde.

Un autre nom surgit. Le cri d'Albert Ayler à travers la mobilité angoissante de *Ghosts* comme un coup au cœur. Impossible de ne pas trouver dans cette approche des points de ressemblance avec la notion d'Art brut selon Dubuffet: «La vraie mission de l'art est subversive, sa vraie nature est telle qu'il serait légitime de l'interdire et de le pourchasser.»³

C'est cela le jazz avec ses métamorphoses successives, détesté, admiré, émergeant de toutes ses crises, un art en exil des lois et irréductible dans le changement. Derrière le mot *jazz* dont il conteste le sens, Cecil Taylor fait jaillir toute son énergie. *Jazz*, plutôt une figure de la réalité, ou sujet aux réalités dispersées. Il suffit de laisser parler la magie des gardiens du paradis: Duke, Monk et Bud et le tracé d'un univers apparaît. Décrivons cela comme

l'essentiel, la permanence de l'essentiel. Une magie absolument comparable passe métaphoriquement à l'instant où Cecil Taylor frappe les touches du piano. «Dans la tradition musicale de l'Afrique Noire, les procédés magiques ont une grande importance. Je veux faire revivre ces qualités spirituelles dans ma propre musique.»⁴

Cecil Taylor parle devant un auditoire attentif. Son ami, Bill Smith, directeur de la revue *Coda*, est assis à sa gauche. Il regarde longuement chaque interlocuteur. On a déjà dit que toute discussion avec lui se perdait dans les ramifications d'une pensée en révolte. Il ne vous communique pas ce que vous voulez, sinon après un long détour, et sa parole est un combat parce que l'attaque est un moyen de défense.

Il faudrait pouvoir restituer ce discours tranchant et au-delà du verbe incisif les déchirures de l'artiste. Je m'étais fait une idée du musicien insoumis à travers les lectures, il est l'image de cela. Toujours prêt à bondir. Refusant l'usure et l'oppression: *The so-called fine art music is a manifestation of the Imperial destiny* (La prétendue grande musique est une manifestation de la culture impérialiste). Inscire la différence, Cecil Taylor accomplit ce travail avec une sorte d'exacerbation de la parole (voir sa poésie) et un jeu pianistique excédant la commune mesure. Le parcours universel de l'analogie d'une œuvre à une autre: «Il y aura dans mes chants une preuve importante de puissance pour mépriser ainsi les opinions reçues»⁵

L'artiste ennemi du compromis se place en dehors de tout et accroît son pouvoir. Pour le pianiste «Free», le contraire serait se perdre. Impossible de ne pas constater avec quelle obstination il pousse son instrument aux limites du tolérable – par éclatement – répétitions (avant tout de l'ordre du rythme) dans l'imprévisible d'un langage déroutant. *Révolte s'entend comme liberté, c'est le destin des «grands»*.⁶

Se confondant à l'extrême dans chaque geste les deux termes *Art/Existence*, ici intégrés au discours musical pour lui faire dire encore plus: «Une des forces de la musique noire est ce qui résulte de la fusion des énergies et cela va très au-delà de ce que contient une partition.»⁷

Précipitation. Chevauchement des phrases. Prosodie, rythme du silence au bruit encore, la parole, identique à la pensée nomade de l'improvisateur brouille la forme fixe de l'écriture par son incessant va-et-vient.

L'art taylorien, ouvert dès la fin des années cinquante sur son propre dépassement, empile ses vagues sans retenue. Rien de prudent ici. Entendons avec lui ce qui est de l'ordre de l'instant chaque jour recréé, une poétique musicale jouant de ce fragile équilibre: «Toute chose avec une autre chose, avec plusieurs autres choses électivement tend à entrer en résonance.»⁸

Soudure des temps. Cecil Taylor parle d'espace noir en terme d'organisation musicale. L'art du jazzman procède ainsi, par fidélité à lui-même. En vingt ans il n'a jamais changé, sinon pour nous conduire plus loin en lui-même.

Sa musique est à la mesure du temps enchassé dans l'Histoire. Aussi parce que la condition qui était celle du musicien noir le pousse à riposter d'une manière objectivement criante. Recréer la parole confisquée du Peuple Noir d'Amérique. Une respiration du monde à saisir, l'écho des tambours polyphoniques sur quelque sentier du ciel dans la volubilité de son piano.

Voyage à rebours. Un parcours de fleuve vers la mer et d'Afrique symbolique – la force rituelle d'un jazz qui tourne comme l'hélice à huit spires.

Acteur du présent mais avec un temps d'avance. Être en avance pour un artiste se révèle un exercice périlleux. Cecil Taylor accomplit avec son piano ce qu'aucun autre dans le jazz n'est parvenu à faire: partir du croisement des formes – le tracé d'une singularité authentique – pour étendre ses certitudes.

Cecil Taylor ne rompt pas les amares entre passé et avenir. Le renouvellement de son art prend racine dans l'énoncé même de la permanence, son unité procède d'un dessein à long terme: ce qui n'est pas encore trouvé et qu'il cherche. Insupportable à ceux qui ne questionnent jamais la création. Des idoles excessivement sûres d'elles-mêmes.

Dévoré par la vitesse, son jeu étonne et stupéfie. Cecil Taylor parcourt la nuit en abattant les obstacles. L'improvisation mobile de son univers pianistique s'éclaire de sa propre intensité poétique:

Shade, color, tone, shapes eaten
at world eyes
ears

sights sound verities-apart-taken
to bridge vewing vibration new
digest sonic trance ⁹

À présent subsiste l'écho de sa musique à Victoriaville que je décris, que je ressens bien plus, à la dérive des sons. S'y croisent les traces de l'éphémère et de la permanence des sons. Thèmes, rythmes, tout à la fois linéaires ou cycliques, figures superposées marquant en perspective leur accumulation. L'éclatant invisible, un tournoiement infini.

NOTES

1. Cecil Taylor, *Garden (fragment)*, disque HAT ART 1993/4.
2. Cecil Taylor, Conférence de presse à Victoriaville.
3. Jean Dubuffet, *Asphyxiante culture*, Paris, Pauvert.
4. Cecil Taylor, Conférence de presse à Victoriaville.
5. Lautréamont, *Les Chants de Maldoror (Chant IV)*.
6. Steve Lacy nous le rappelle: «Cecil Taylor m'a enseigné à suivre ma propre voie. Les gens vous freinent aussi longtemps qu'ils le peuvent et puis un jour vous écoutent. La force de l'art est dans la liberté et je tiens cela de Klee, Ellington, Duchamp», in *Down Beat*.
7. Cecil Taylor, Conférence de presse à Victoriaville.
8. Henri Michaux, *En rêvant à partir de peintures énigmatiques*, Paris, 10-18, p. 219.
9. Cecil Taylor, extrait de *Garden*.

DISCOGRAPHIE

1. *CONQUISTADOR*, Blue Note CDP 46535
2. *SEGMENTS II*, Soul Note SN 1089 CD
3. *GARDEN*, Hat Art 1993-4
4. *FOR OLIM*, Soul Note SN 1150 CD

